

n'était alors habitée que par noble dame Elgitha, épouse du dernier seigneur, qui n'était jamais revenu d'une expédition en Palestine, et par sa fille unique, demoiselle Mélisende.

Quoiqu'elles fussent entourées de cette foule d'hommes d'armes, de valets, de domestiques, nécessaires à la garde d'un château-fort et au service de dames d'un rang élevé, Elgitha et Mélisende se seraient trouvées bien seules, si elles n'avaient eu pour voisin un vigoureux chevalier nommé Balderic ou Baudry, près duquel elles étaient toujours sûres de trouver conseil, et même forte même, si le cas l'eût requis. Messire Baudry avait quatre fils, jeunes gens dans la fleur de l'âge, pleins de zèle et de bon vouloir.

Il habitait, à une demi-lieue de distance, le manoir de Bellassise, édifice moins important que le château-fort d'Estreham. Des liaisons d'amitié existaient et s'étaient perpétuées entre les maîtres de ces deux domaines, depuis plusieurs générations : messire Balderic de Bellassise avait été compagnon d'armes de messire Hugues Le Despenser : ses quatre fils, ou du moins trois d'entre eux, avaient vu naître Mélisende et aimé ses jeux ; le dernier avait été longtemps son camarade ; mais le temps était venu faire cesser cette familiarité enfantine.

Mélisende avait à peu près quinze ans. C'était une de ces beautés du Nord, blondes, blanches, roses, à la taille flexible et élancée, comme la tige d'un beau lys. Rien n'était doux comme son regard du même azur que le firmament, et vous eussiez peut-être cherché dans bien des pays avant de rencontrer une jeune fille d'un port aussi élégant, lorsque montée sur sa haquenée et son émerillon au poing elle allait, accompagnée de sa mère, des fils de Baudry et des officiers de sa maison, chasser au vol la caille dans les guérets, la bécassine dans les terrains spongieux des bords de l'Orne, ou lorsqu'armée d'un réseau de gaze, elle courait à la poursuite des papillons et des phallènes sur les rives du fleuve. Mélisende devait, selon toute apparence, être le Lien qui resserrerait encore l'union des deux familles : sa mère, assurait-on, avait promis à messire Balderic de choisir un gendre parmi ses fils.

Un jour d'un : Elgitha reçut de son voisin l'invitation de se rendre au manoir de Bellassise pour assister à la prise d'armes des trois fils aînés. Cette fièvre des conquêtes, qui avait appelé du fond de la Scandinavie la race guerrière des Normands pour la répandre sur tous les rivages de l'Europe occidentale, n'était pas encore calmée, bien que jamais peut-être race humaine n'eût porté en autant de lieux du monde sa domination et ses étendards. L'Angleterre venait d'être subjuguée par le fait d'armes le plus remarquable du onzième siècle. De pauvres gentilshommes des environs de Coutances étaient partis pour l'Italie. D'abord auxiliaires des Grecs qui régnaient dans ce pays, puis trahis par eux, ils leur avaient enlevé, pour les païens, le royaume de Naples et la Sicile. Toujours victorieuse des empereurs de Byzance, cette troupe peu nombreuse, mais composée de guerriers d'une force et d'un courage extraordinaires, était sur le point de passer en Grèce, et pouvait déjà rêver l'empire d'Orient qui se démembrait sous la main faible et criminelle des successeurs dégénérés de Constantin. De son côté, Alphonse de Bourgogne, obligé de relâcher sur les côtes de l'Espagne les Sarrasins qu'il allait chercher en Terre-Sainte, les avait combattus et repoussés au-delà des monts, et le royaume de Portugal était né d'une conquête à laquelle beaucoup de Normands encore avaient pris part. Mais là, comme en Angleterre et comme en Italie, les vainqueurs, affaiblis par leurs victoires même, avaient besoin de se recruter, et tout homme vaillant et robuste qui voulait les aller joindre était sûr, avec un peu de bonne volonté, de gagner quelque baronnie à la pointe de son épée.

Messire Baudry tenait à ce que son nom fût prononcé sur tous les champs de bataille. Il rassembla autour de lui ses quatre fils dans la grande salle de son manoir, où il s'était fait transporter pour cette occasion solennelle. Une longue vie, employée aux travaux de la guerre, l'avait rendu important. Le poids de son corps paraissait accabler quatre domestiques : il était de cette taille presque colossale des anciens guerriers danois qui ne pouvaient, non plus que leur chef Rollon, trouver de chevaux assez forts pour les porter. Il n'avait pas ce teint frais, cette belle carnation qui contribuait à donner, je ne sais quoi d'ouvert et de décidé aux figures des héros normands ; il était pâle et semblait rongé par une peine secrète. Il avait la tête nue ; ses longs cheveux blancs, dressés sur son front, retombaient en mèches soyeuses de chaque côté de son visage ; sa barbe, selon l'usage, était courte, et ses moustaches fort longues. Le vieux seigneur malgré son état d'infirmité, était couvert de sa cotte de mailles, et on remarquait sur son sein une croix de drap rouge. La paralysie Pa-

vait surpris avant qu'il eût pu remplir son vœu d'aller en Terre-Sainte ; cependant il mettait tous les jours ses armes et ses éperons, pour signifier qu'il était enrôlé dans la milice sacrée et prêt à marcher, si tôt que Dieu rendrait la vie à ses membres.

À l'arrivée de dame Elgitha, messire Baudry chassa la pénible préoccupation qui l'obsédait, baisa la main de sa voisine et donna à Mélisende une accolade paternelle. Puis ses quatre fils vinrent tous s'incliner et fléchir le genou devant les deux dames. Les trois aînés seulement étaient armés ; et le quatrième, vêtu de camelot, retourna d'un air triste, se cacher dans un coin de la salle.

Avant de se séparer de ses enfants, le vieux chevalier voulut leur donner sa bénédiction, leur tracer des règles de conduite et leur partager le patrimoine de leurs ancêtres, afin de pouvoir, disait-il, s'occuper sans distraction de paraître devant son créateur. À l'aîné, appelé en Angleterre par Guillaume, fut révoqué le domaine de Bellassise ; aux deux autres, ce qui restait de terres, de joyaux et d'argent ; ainsi le voulait la loi féodale. Il ne fut pas même question du quatrième.

—Maintenant, mes fils, dit messire Baudry avec un regard où l'orgueil paternel se montrait sous une larme de regret, vous allez partir ; toi Richard, pour Londres ; toi, Raoul, pour l'Italie, où règnent les descendants de Tancred ; toi, Guillaume, pour le Portugal. Je vous ai donné tout ce que je possédais ; des nobles normands ne doivent pas paraître chez les étrangers comme des mendicants affamés, mais comme des guerriers puissants, qui viennent jeter dans la balance des événements le poids de leur épée. Maintenant, recevez ma bénédiction ; si toutefois, ajouta-t-il d'un ton douloureux, la bénédiction d'un homme qui a contracté une dette envers Dieu, et ne l'a pas payée, peut avoir quelque vertu.

—Monseigneur, dit l'aîné en se jetant à genoux, laissez-moi me charger de votre dette. Au lieu d'aller en Angleterre, je me rendrai pour vous en Palestine !

Raoul et Guillaume adressèrent à leur père la même demande ; ce fut un combat entre les trois frères, qui se disputaient l'honneur d'être choisis pour une expédition remplie d'une perspective de travaux pénibles et contraires à tout projet de fortune. Le quatrième se jeta au milieu de cette généreuse mêlée et parvint à se faire entendre.

—Mon père, dit-il, ne changez rien à vos dispositions. C'est moi qui irai pour vous en Palestine. Quoique cadet de la famille, je sens, moi aussi, courir dans mes veines le sang de Renier Lodbrog !

—J'aime ce discours, dit avec complaisance messire Baudry, qui s'était redressé aux accents belliqueux du jeune homme, dont il regardait la figure rouge d'émotion et les yeux brillants d'enthousiasme. Mais il n'y faut pas songer, mon enfant ; je n'ai pas de quoi mettre sur un pied convenable quatre chevaliers du sang de Lodbrog.

—N'est-ce que cela, mon père ? dit le jeune homme d'une voix suppliante. Votre épée et votre cotte de maille, un bourdon et une panetière : Voilà tout ce qu'il me faut.

—Eh ! mon pauvre enfant, tu es trop jeune, reprit avec douceur le vieux chevalier. Songe que la bas il n'y a que des coups à recevoir, des privations à supporter. Peu d'hommes faits y résistent.

—C'est bien vrai, fit observer dame Elgitha, dont une larme humecta la paupière au souvenir de messire Hugues Le Despenser, son époux ; le sabre des déserts dévore les hommes !

Mélisende ne parla pas quoiqu'on vît tout l'intérêt qu'elle prenait à cette scène. Le souvenir de son père lui arracha une larme, et son œil brilla quand le jeune Olivier se jeta à genoux et s'écria :

—O mon père, mon seigneur, ne me refusez pas ! Laissez-moi m'arracher de dangers et de la gloire ! J'irai en Palestine combattre en votre nom, je vous rapporterai votre croix bénie dans l'église du St-Sépulchre, et je reviendrai vivre près de vous, heureux de voir le repos rendu à votre conscience !

—Tu auras mon épée et ma cotte de mailles ! répondit le vieux seigneur en l'embrassant et en pleurant de joie. Dieu protégera ta piété filiale, car tu es un noble enfant !

—Merci, mon père, merci ! balbutiait le jeune homme radieux, tandis qu'on lui donnait les armes de messire Baudry. Moi aussi je puis donc crier : Dieu le veut ! Soyez sûr que je me comporterai en vrai soldat de la croix.

—Maintenant, mes enfants, dit avec émotion et solennité le vieux seigneur, quand il eut obtenu un moment de silence, recevez tous ma bénédiction. Je me sens déjà plus content. — Ah ! la vie d'un noble Normand doit être une vie de travaux et de dangers. Le repos ne lui est permis que quand il est, comme moi, perclus et hors